





johan grzelczyk

**données  
complémentaires**

Créer un air vicié

Muer une atmosphère délétère

torre tout ce qui a déjà été dit

S'interdire

de marcher dans les éclats de voix

Vocaliser

recourir  
les appels au secours  
à la lutte réputée irresponsable

responsabiliser

nos idéologies

laborieuses

laborer

les chemins de traverse

ne pas verser  
dans l'ennui

ni nuire au plaisir simple de porter  
des coups couper  
court à nos habitudes de domestique  
domes-  
triquer nos peurs et  
porter cagoule. goulûment les  
ouvrir  
aux pauvres les portes des perceptions et  
percevoir dans la rue  
ruiner  
les vertus de la ruine  
toute espérance en l'appareil de production  
se produire  
libre. ivre de vie



**il s'agit de tenter à  
nouveau. encore. et  
toujours. en nourrissant  
toutefois une certaine  
predisposition pour la  
déception. il s'agit  
d'une nouvelle  
tentative.**

d'une tentative manifeste pour affirmer  
la vie du même nom. en même temps que  
la documenter en prenant garde de ne  
surtout pas l'endiguer. de lui  
fabriquer d'inutiles alibis. il s'agit  
au contraire de placer ses principaux  
motifs. des motifs en perpétuel  
mouvement. sans employabilité  
immédiate. en marge de l'axe des images  
anthropomorphes. puis d'organiser  
l'articulation de l'un à l'autre  
au-dessus du vide et du blanc de page.  
exactement comme lorsqu'est entrouverte  
une porte en italien et qu'on ne  
connaît pas la langue. et que dire dit

qu'il veut pouvoir y croire. qu'il entend bien élargir le mot qui l'ouvre et celui qui la ferme comme si un tel prodige dépendait de ses seules performances comportementales. oui. il s'agit de tenter à nouveau.

c'est lui. ce n'est que lui le personnage. le personnage principal. c'est lui le personnage du gardien de troupeau qui se charge de venger hermione fille d'hélène et ménélas. c'est lui le dieu iranien du soleil sacrifiant un taureau et lui encore qui aliène les enfants en leur jouant de la flûte. c'est lui le même qui vient en aide à achille blessé au talon par la flèche de pâris. tout autant lui que pâris lui-même fils cadet de priam et d'hécube. c'est lui c'est elle le personnage de la fille du titan océan et de la titanide téthys qui épouse japet. c'est elle qui préside à la création du monde et que l'on surnomme celle qui invite. c'est lui qui embarque pour cythère en charmante

compagnie et qui ordonne aux plaines de s'allonger. c'est lui et lui seul le maréchal de silésie qui dans la forêt sème un caillou à chacun de ses pas. multiplie les pains et change l'eau en vin. lui dont le souffle est si fort qu'il impose à tous la clarté. c'est lui le personnage que la tradition affuble d'une plique polonaise bien qu'il soit lithuanien. et c'est ce même natif de vilnius qui offre son alliance de sang à isaza puis la main de nyamata avant de conclure par deux vaches. c'est lui le même. la même la hyène considérée comme l'ancêtre du clan. c'est encore elle que l'on célèbre plus solennellement que le chef lui-même à sa mort. enfin c'est lui le bouffon calabacillas appelé à tort bobo de coria. qu'on le veuille ou non c'est lui. c'est bien lui notre seul et unique personnage. personne d'autre et rien qu'elle notre personnage principal.

être nu. jeter les dés. un crachat la pisse ou pleurer. c'est tout comme.

comme si on n'avait plus ni où aller ni qui à être ou quoi donner. on s'exécute. on s'exsude. on s'extirpe on s'exfiltre. on s'agite en chauffe douce. on joue la mise hors de soi et l'on parvient enfin à s'échapper. à jaillir en projection de clous aiguisés. de lourds écrous. de vis graissées. boulons de roue à faire s'ouvrir la peau comme s'ouvre la mer comme pour que sortent les os. bientôt ce qui fut en nous enfonce un trou dans la réalité. se plonge en creux à faire plier. s'active en débords de fond. en crue merdeuse prête à tout emporter sur son passage de fleuve maudit. de voiture folle d'envie de morts de restes fantômes. pour se loger vainqueur dans le vide laissé. un peu partout au monde il pleut de tout le corps et c'est tant mieux.

ils te conseillent d'éteindre le miroir. tu souffles dessus et tu dis qu'on y voit plus. avec la buée c'est certain. alors les membres de la

confrérie te demandent si pour toi tout est bien clair. tu réponds que oui. qu'elle n'est pas si bête merci. qu'avec la fumée de cigarette elle sait même faire des ronds au plafond. un instant tout le monde en rigole bien que la terre n'ait jamais été aussi basse sous nos pieds. et de t'interroger sur ce qu'il y aurait à voir ou à faire comme par exemple de la neige à l'écran. de la neige qui donnerait froid mais qui ne fond pas. pas même en appuyant fort sur les touches de la télécommande ou en soufflant à l'unisson sur la bougie. c'est que certains d'entre eux semblent ignorer comment les choses fonctionnent ici-bas. ils aiment à mettre le ciel cul par-dessus tête dans l'espoir qu'il pleuve des oiseaux. tu leur expliques que c'est peut-être la saison mais que la mer ne cesse de se retourner dans son sommeil. et que puisque nous habitons tous ses remous il nous faudra bien un jour remonter sa marée. pieds nus au besoin sur les coquillages brisés.

on perd toujours quelqu'un. peu ou prou  
on en est toujours là. à chercher la  
raison au seuil de ce passage. revenu à  
son point de départ dans l'image  
dégradée des troupes en contact. en  
contre-point des sens. à contre-pied de  
la terre qui accueille toutes les  
pierres. les cendres et les ossements  
comme les dents aurifères. là où  
toujours quelqu'un s'égare. prend la  
fuite dans le flux et à mesure.  
quelqu'un de plus ou de moins proche  
mais qui s'éloigne. s'enfonce tout à  
fait. à tout jamais ou qui se dédit à  
l'instant même. quelqu'un qui se penche  
par-dessus le vide qu'il va laisser.  
quelqu'un à perte et qui murmure.  
murmure un rehaut de blanc intensément.  
respire péniblement à l'encontre et en  
vain dans le vacarme composite des  
ports de voix cassées. des haleines  
essoufflées. on perd toujours quelqu'un  
dans le contre-feu de nos évidences.

tout se déroule comme dans un film que  
personne n'aurait encore vu mais que

tout le monde a déjà réalisé. une succession de plans de haute intensité. le récit en couleurs d'existences superlatives. il est élégant. elle est charmante. ils courent les deux. ils se rattrapent. elle vole. il la pose. il est intelligent subtil et drôle. elle est brillante et elle est belle. elle va basculer mais se retourne soudain. elle tombe dans ses bras. il la soulève pour la descendre après. elle se retourne à nouveau. elle excelle en tout domaine. il est grand. très grand. et il plie légèrement le genou droit. là il n'y a que leurs mains pour s'accrocher. c'est à ce moment précis leur unique point commun. il est fort et distingué. elle est svelte. svelte et d'une pâleur fascinante. il la saisit par le visage elle chute. son bras l'accompagne. il la relève et il y a alors comme une bourrasque qui les emporte. il est tout à la fois délicat et déconcertant. elle est poignante ensorcelante. ils se rétablissent. il l'aide à marcher. presque à courir

comme si c'était pour fuir. elle trébuche. il l'attrape par le cou il la soutient. elle est en tout point magnifique. il le lui dit. il est incroyable. ils sont emportés une nouvelle fois. balayés par quelque chose de plus fort qu'eux. avec toujours une main ou une épaule ou quelque membre qui les rassemble. il est éblouissant. elle est éclatante. ils refusent la séparation. maintiennent la prise. elle est bouleversante. il est admirable. ils veulent continuer jusqu'au bout. même si à un moment il devra partir et elle aussi. et qu'ils le savent tous deux depuis toujours. ils se tiennent et ils tournent. tournent et retournent. se retrouvant de moins en moins vite. cela finit par l'acceptation. la soumission à cette force. ce trou noir situé à l'intersection du reste de l'univers.

derrière la porte mur. mur qui interdit la sortie et défend d'entrer. c'est selon. selon qu'on est à l'intérieur ou

pas. rendant porte caduque du seul fait d'être là. porte close de son seul poids. par ici on ne passe pas. qu'elle soit béante ou au contraire fermée porte condamnée. dehors comme dedans privé d'accès. privé de sortie c'est de cela dont il s'agit. de la porte et de mur. de son poids d'être là. selon l'endroit où on se tient. celui où on se maintient. le côté où on le côtoie. de l'avant le revers ouvert ou fermé c'est selon. ou plutôt non. ça ne l'est pas. par ici on ne passe pas. porte ouverte reste condamnée. d'un côté comme de l'autre c'est comme ça. dos au mur. tout le poids. d'être là. de la porte le mur et de mur la porte. à la porte être las. condamné point d'arrêt.

c'est comme ça. c'est comme table d'auberge la bière ou comme une grotte trop profonde pour s'enfoncer. c'est comme une lumière de fond d'encrier comme des chairs adolescentes comme un corps sur des rails ou comme un ivrogne ayant soif lève son front vers les

cieux. c'est comme ça. ça comme on voit  
à la surface d'une flaque en repos  
l'ombre de son visage onduler sous les  
flots. sinon comme un marasme une ride  
sur la boue à l'heure où d'autres  
s'enlisent. c'est comme qui. comme  
gobineau analysant l'éternité. les  
mélanges. une prétendue pureté au pied  
de la falaise du cap gris-nez. ou comme  
un pathétique roy qui brille dans sa  
cour la bouche toute cariée. c'est  
comme un bohémien. t'entends ça oui  
comme un bohémien qui va par la nature.  
c'est comme moi. comme moi palpiter et  
vivre avec ou sans âme. mais rire et se  
parler dans l'ombre à demi-voix. c'est  
comme toi. toi comme cacher sous des  
pâleurs ton éclat sans pareil et voir  
tout au fond de tes yeux un nuage noir.  
comme un vaste miroir brisé sous ta  
paupière. c'est comme ça. c'est comme  
nous. c'est comme si de rien n'était.  
comme si les mots étaient des faits ou  
comme s'ils correspondaient tout à  
fait. c'est comme quoi. comme un cri de  
bébé hors du charnier natal. comme le

sucré au sortir de l'abattoir et comme on tire sa langue pour la glisser ailleurs. très ailleurs ou comme au temps d'avant longtemps. c'est comme ça. c'est peut-être même simplement comme une orange. comme une foutue orange qu'on va dire bleue faute de pouvoir vivre mieux.

des scènes. des scènes rares. légères. des scènes de vie. des scènes à la ville comme à la scène. des mises en scène de voies de fait. de faits de genre. comme des scènes rares. légères de violence fictive. des scènes de crime dessinées à la craie sur le plancher des victimes. des scènes d'horreur suggestive et de ballets intimes. des scènes de western moderne au soleil couchant sous le pont de brooklyn. des scènes rares. légères à caractère sexuel et de nudité. des scènes de ciel blanc quand les lèvres tremblent comme saisies de froid. mais c'est de soif ou de joie. des scènes d'aurore jaune à la grâce aguicheuse.

des scènes de nuit noire pour jouir du pire. des scènes rares. légères de simulation de jeux de hasard. des scènes de fureur éclairées à la flamme. de candides mises à sac. des scènes d'émeute et d'indolence policière. des scènes rares. légères d'humour vulgaire ou blasphématoire. des scènes de branles carnavalesques. d'efforts natatoires. de sokol gymnique. de gigue fantasque. des scènes rares. légères réservées aux adultes. des scènes modestes d'agonie domestique. d'asphyxie aphasique. des scènes de consommation ou de référence à l'alcool. au tabac ou à la drogue. des scènes rares. très rares. très légères à caractère performatif.

elle retrace. elle raconte alice une histoire très vraie qui témoigne d'une fréquentation assidue de l'incompris. elle expose les différentes étapes d'une vie. son acte fondateur. l'amorce. sa répétition à l'infini. une ceinture lestée de cartouches tombe au

sol. le pantalon la rejoint sur le plancher. fouettée la bouche à feu elle grogne le mors aux dents. chien comme chienne blessée elle aboie. dans la cabane d'enfant la masse percutante amorce une décharge. au sortir de la chambre la grenaille perfore l'atmosphère. dans la forêt le gibier criblé d'acier alourdit sa chair de plomb arsenic antimoine. les oiseaux s'abattent comme giboulée sur la terre trop ferme. amorce la flamme sa projection canon scié. un chargeur à vider et le feu lorsqu'il est mis enfin s'épanouit. la crosse maintenue entre vie et destinée elle dit alice les inventions de rouge qui sentent la poudre. la loi du sang et des armes à feu. le sang des bêtes et celui du corps des hommes. le sang le corps des petites filles. celui des mères aussi. on l'entend chanter alice. jouer rire et s'écrier. geindre à trembler lorsque l'amorce. la combustion puis l'impact. et si fatiguée elle se contente de trouer sa peau c'est que l'ennemi a toujours été là. avant même sa proie.

on pourrait comparer ça à une fleur qui barrerait l'intégralité du visage. ou à une épaisse couche de ruban adhésif sous laquelle celui-ci resterait dissimulé. dans les faits il s'agit plutôt d'un rictus enfilé masque en tête pour traverser le jour et qui interdit d'interagir avec la lumière. malgré cela les croyants sont persuadés de nous reconnaître. ils pensent percevoir le silence et saisir la langue qui parle par-derrrière. celle-là même qui nous définirait à notre insu. ils affirment comprendre les blancs au fond desquels nous retenons certains de nos mots. et soutiennent par ailleurs qu'ils constituent pour eux autant de points d'entrée dans la fiction. qu'il leur suffit pour cela de les retravailler un peu. par exemple par le biais d'une simple polarisation colorée ou à l'aide de séries d'images modélisant ce qu'ils entendent. la croyance en la pertinence de tels spectrogrammes trahit chez eux un véritable culte de la personnification.

il y a là à n'en pas douter une insistance de l'ordre du fétiche qui nous invite en retour à toujours plus de violence symbolique que nous leur infligeons dans la semi-obscurité et le vacarme des non-dits.

rien à faire c'est pas une histoire. c'est pas une histoire cette affaire de nom de lieu nom d'un chien. cette affaire de tache morte comme ils disent dans les médias. de tache morte qui devrait stagner le long de la côte plusieurs jours encore. ce pot-au-noir à la surface duquel ne flotte rien d'autre qu'outre-merde. un non-lieu mouvant où se tremper de colle blanche faute de pouvoir crawler. pas une histoire non plus ce vent qui est venu s'essouffler à la fenêtre pour finir de s'étendre au jardin comme linge humide. pas plus que cette affaire de train fantôme hanté par la police qui quittera la gare à cinq heures de retard. peut-être manquera-t-il l'avion et les animaux de la jungle mais de

toute façon plus personne ne va au zoo de nos jours. rien à faire ça ne sera jamais une histoire cette affaire de versets écrits à la lame sur la poitrine d'une femme au foyer qu'on aura pris soin au préalable d'attendrir au maillet. ou ces histoires de nécrophores fossoyeurs racontées de la bouche à la bouche par des dieux honnis en souvenir que tu vas mourir. définitivement pas une histoire ces drôles d'affaires de tombes à arpenter et de rôle ou de ruine des runes. tout ça c'est simplement affaire de prosodie.

elle dit je suis un manque. un manque de constance. je n'y suis pas pour de bon ni pour personne. elle dit je m'interdis d'interagir. je conditionne mon existence. sans même le désirer je disparaiss. m'absente tout à fait. en plein oubli je n'y suis pas ni vraiment moi. elle dit je ne pèse plus. je ne repose plus et maintiens moins. j'arrive à peine n'y suis guère.

j'accueille en plein mais ne suis rien.  
elle dit je suis un peu fatiguée. de  
toujours et puis encore et contre tout  
ne faire que. je peux si peu je n'y  
puis rien. n'invente rien il y a tant.  
elle dit j'arrive à peine et plus  
personne. la place est vide les lieux  
vacants. je suis évasive. me suis  
évadée. je suis en vacance de ne  
pouvoir en être. elle dit j'émane de  
gaz. j'effluve d'orage. des profondeurs  
je me soustrais pour me noyer à la  
surface. visage gommé de sainte face je  
m'interroge. à qui le temps. le temps  
passé. le temps impartit. à qui celui  
qu'il fait elle dit je dis. et puis

approche je t'en prie. n'aie pas peur.  
viens plus près. approche-toi. voilà  
c'est ça. laisse-toi faire. trempe ton  
oreille dans ce qui s'épanche. dans ce  
qui s'écoule. s'écoute trempe. trempe  
aussi ta joue dans mon cou. tes  
initiales dans les miennes. des  
minuscules sèchent en dedans et je les  
devine qui tremblent de peur. trempent.

trempe ton attente dans mon visage. ton souffle dans mes cheveux trempés. alors que dehors il pleut à revers et qu'expire déjà mon air de chanson. trempent tes lèvres là où il fait si nuit. trempe ta langue là où il fait si bruit. que s'éprennent nos bouches et que s'écoule entre nous tout ce qu'il y a de salive. trempent nos gestes sonores. nos mots de salissure. nos râles aux accents de déveine. trempe syntaxe d'aboiements et trempe la voix qui étanche la soif de vie. halète pulse tremble. trempe tant et si bien et plus que nous n'aurons jamais à dire. à nous écouter nous répondre. nous étreindre. tremper entre nos lèvres à boire. détrompe-toi et approche. immerge-toi. immerge-toi en moi. en ma bouche qui trempe déjà en toi. trempe.

on te dit issue du chuchotement qui subsiste en nos faiblesses aphones. du chuchot chaleureux de la bouche sur le

duvet de la peau à peine plissée. du chuchot obscène des baisers doucereux l'oreille collée au ventre plat. comme d'un air mortuaire à fredonner dans la coquille du nombril. lentement sans autre accompagnement peut-être que le sable un peu trop chaud qui se faufile. on se raconte le chuchot de ce qui se dit ou pourrait se dire au creux du genou quand on ne s'y trouve plus. le chuchot de tes jambes dénudées qui croissent tandis qu'elles se décroissent. celui nonchalant d'une poignée de comptines planquées dans la sciure de ton pubis. le chuchot du judas qui chuchote sitôt ta face déformée. le chuchot de chat qui miaule au soupirail entre tes dents. le chuchot du peu d'oxygène qui chuinte encore entre deux de nos mouvements. chuchot du pouce tendu vers ton pouls. telle une lettre morte glissée dans la boîte. chuchot séditieux du détachement à venir. de l'éloignement. chut.

c'est un jeu d'équilibre et d'accumulation. un enchevêtrement de

formes et matériaux. c'est un jeu de contention et d'astreinte. de torsions et pressions. de poids et contraintes. c'est un jeu de points de contact. de textures et de tensions. un jeu d'amalgames qui s'enrichit de claquements. de froissements de crissements et grincements. c'est une remise en jeu des gémissements de la matière. de sa capacité à geindre et fléchir. c'est un jeu de construction à mains nues. nouant tissant encastrant. enchâssant érigeant ce faisant. un jeu de modification de l'espace. le modulant par l'érection de formes. l'invitant à se structurer. à s'évaser à s'habiter. c'est un jeu de composition empirique par édification de peu. un petit jeu d'objets surexposés plutôt que cachés. objets formes. lignes objets. objets couleurs méticuleusement désordonnés qui instaurent comme un système flottant de solides. un ordonnancement insensé de la présence. c'est se jouer de la nécessité comme de la gravité que de s'y adonner.

y a pas d'autres choix. t'as le choix t'es soit un imposteur soit un crewmate. et le but c'est de faire dévier le vaisseau dans lequel on est tous embarqués. pour faire ça il faut faire des tasks. donc là tu gagnes. sauf que le but des imposteurs c'est d'empêcher les crewmates de faire des tasks sans se faire repérer. du coup ils peuvent faire des trucs genre saboter. saboter ça veut dire ou couper la lumière ou couper l'oxygène. ou bloquer les portes aussi. quand l'oxygène n'est pas réparé en une minute les crewmates ont perdu. donc après c'est surtout dans le but de tuer les crewmates parce que sinon tu peux pas les empêcher de faire des tasks. le but des imposteurs c'est de décimer l'équipage. sauf que quand un crewmate trouve le cadavre d'un autre crewmate il peut le report. et ça crée un meeting automatiquement. donc dans ce meeting est demandé où a été découvert le corps et on dit si quelqu'un est sus et après soixante-quinze secondes de

discussion maximum on vote et il y en a un qui est éjecté. on peut savoir que quelqu'un est sus si on le voit vent. c'est-à-dire aller dans une ventilation. ou bien si on le voit fake task. fake task ça peut être faire semblant de faire une task commune qui en fait n'en est pas une. ou bien faire une task visible mais qui fait pas avancer la barre verte.

de mémoire altérée il nous revient. caténaire caténane catergol. catgut. du nom du fil organique dont on use pour réunir deux rives opposées. cousues bord à lèvre sans idée préconçue. mais avec suffisamment de lymphe de salive de larme de sang et de sperme pour faire corps dans l'adjonction suturée des organes et des membres. au fil d'intestin donc. comme au fil de l'eau qui va au lait le ligaturé s'échappe de l'impasse de pisse pour s'éprendre des très bas fonds. il lui aura fallu pour cela faire profit de la force de viande. au besoin siffler la sanie en

prenant garde de ne pas étouffer. et  
briser des os pour corriger quelques  
postures à l'exclusion de toute  
mollesse. mollesse de cœur qui s'éprend  
et se répand. mollesse de la foi qu'on  
porte en soi avant la miction. noblesse  
des poumons qui de trouées en coulées  
aspirent cahin-crachât ce qu'il faut  
d'hydrocarbures aromatiques  
polycycliques pour prétendre prendre  
place sur le capiton pourpre d'une  
boîte en sapin. de mémoire inversée  
catgut nous appartient. en abréviation  
d'éviscération sous la ceinture. ou de  
décollation de la sentinelle édentée.  
eugène. le personnage principal  
prétendument venu de pologne et issu du  
prologue. qui sombre dans l'oubli à  
mesure que nous le recouvrons de  
souvenirs de boucherie.

consentir un geste qui ne soit pas  
simple expression physique d'un  
objectif mis à grandir sur fond de  
chair asservie. un geste qui traduise  
autre chose que l'énergie subie par

l'ensemble des corps réprimés. un geste qui ne soit pas de surplomb ni tout entier de surface tannée. amorcer un geste dont chacun ignore l'intention. un geste en guise de contre à l'encontre de l'immobilité des êtres hantés par la voix. par la croix plutôt que par le geste. un geste pourvoyeur de grande peur par le feu. un geste d'amour et de guerre véritable qui soit adressé avec toute la sévérité de la maladie. diriger un geste égoïne à la violence invasive qui abîme ou au contraire un geste d'édification de refuges inhabités. un geste capable de reconquérir ses prises pour s'afficher main mise effective. finir par un geste qui se moque de la temporalité à mesure qu'il pénètre la matière. qu'il la modèle puis la rejette. un geste qui ne soit pas une forme déguisée d'abandon mais un authentique troc avec la mort. conclure par un geste qui ne se contente point de balayer son fil d'eau ni d'abonder ses scléroses.

c'est un fait. il arrive que les connexions neuronales prennent tournure de pensées singulières. formes courtes ou non mais denses et brutes qui ne s'émettent pas en plats songes. pas en fictions ni récits figurés. guère plus qu'en contenus et ressources. mais qui s'énoncent au contraire en coup de tête ou en s'aidant des mains. au besoin de leurs poings. c'est une denrée plutôt rare. parcimonieuse même mais besogneuse. qui s'arrache d'entre synapses comme d'entre les morts. s'extrait du vide et s'expose à même la table de travail. s'étale à l'étal pour se faire trier bons morceaux et bouts de gras à bout de bras. le brou de la voix concassée. malaxée molaires en maxillaires. la voix portée. érigée turgescente de sang garroté. puis brandie en premier jet ânonné. la tête engoncée dans un bas de contention déjouant toute identification. les yeux rivés sur le magot de la réalité plus ou moins augmentée. narines dilatées oreilles aux aguets. bouche

rigoureusement désordonnée. une bouche  
de pute de chien de foutre merde à  
dégueuler les bruits du monde. une  
bouche ordurière de dents à salir. de  
langue à brandir et à coucher sur le  
papier encore humide et palpitante. on  
ne peut plus vivante. vibrante oui sur  
le papier blanc qui n'en demande pas  
tant certes mais qui s'exécute. bien  
forcé d'accueillir cet ensemble de  
signes frais qui fait dictée. ce type  
d'écrit qui ne se pense qu'à travers  
mots et cris.

sexe suc sperme scie sang cire strie  
sang cri danse brûle transe pur pus  
torve jet pierre bris pic à glace  
plante à crin cœur à corps coup poing  
choc corps pointe croc coup du sort  
outré noir ocre sang cendre blanche  
toccata tire à vue force de l'ordre œuf  
cierge œil cirque hostie pain de croix  
mime face blême beige couleur brou de  
noix sarabande émaciée danse macabre je  
crisse pieu tu gueules gris il frêle  
doux triptyque pi juste à cran bris de

verre rage fer rouge bois de chauffe  
vol de feu lame de cuir coupe fouille  
colle chair souille sève à la main  
doigts de gant frappe de touche à la  
coupe corps célestes jet de sang à  
l'aboi froid en chœur bon aloi pisse  
debout à tout rompre hurle le vent  
durée courte louve basse étroit temps  
noir fracas centre nuit rouge suffit  
cire mamelle âcre lait bouche sel lèpre  
rire de plomb fait silence terre mer  
mortes pluie acide riz amer neige noire  
s'il vous hait chien d'enfer viole  
pille tue trois pieds beaux croc en  
jambe vice de forme pire que poux quoi  
que non pis que pendre censure sang  
rixe à vif fors l'honneur peau crachat  
trou lave vague feu de joie

foudre fièvre ferveur. le réel  
s'éveille. il se dévoile enfin. là-haut  
les astres cultivent leur éclat en  
départs de feux spontanés.  
s'accroissent en combustions fertiles.  
la lumière surgit de l'obscurité.  
l'atmosphère s'embrase. le feu au loin

allume les nuages. il met le rouge au noir et lèche les étoiles en bave d'ébullition. la matière craque de partout. se fissure. crépite. elle s'empourpre morcelée. le feu là-bas immole le ciel. prenant appui sur son propre souffle il s'abat au sol en pluie de flammèches aiguës. la terre à son tour peut se consumer. bientôt il n'y aura plus personne pour étouffer. bêtes et flore sont sacrifiées en brasiers extatiques. hurlent en explosions de sons rougeoyants. de chairs et d'écorces calcinées. la réalité réduit. crie fond s'effondre. oublie soudain ce qu'elle contenait de vérité. parce que la force des choses. celle des énergies aussi. et qu'il n'est désormais plus possible de l'en dissuader. le temps lui-même s'est embrasé. c'est l'heure du feu comme l'espace infini est son lieu. de lourdes fumées chargées en particules épousent la surface de dunes et monts mutant crassiers. des nuages d'ouate ocre recouvrent les corps nocturnes de

cendres épaisses. leurs ombres portées à l'horizontale du sol sont autant de silhouettes orphelines révélées au goudron. foudre fièvre ferveur. le feu se déverse des cieux béants en spasmes bouillonnants. brûle le ciel irradié. brûle la terre trouée de brandons scintillants. foudre fièvre. ferveur.

en vérité je comprends pas. j'ai vu une femme dépoitraillée qui suffoquait. un père de famille à moitié nu en pieds de chaussettes allongé de travers sur trois chaises réunies en banquette. et puis un type qui affirmait que quand on le manipule il disparaît. il n'est plus rien. franchement j'y comprends rien. mais je me souviens qu'à l'armée la devise c'était pour une dent toute la gueule. on nous répétait ça à longueur de journée. pour une dent toute la gueule. résiste et mords aussi. je m'en souviens très bien. mords le premier. je me rappelle aussi que lorsque j'ai retiré le couteau pour découvrir la couleur du sang j'ai vu la lune se

fendre en deux. ça ne dure pas mais c'est fort comme image tu sais. la plaie comme un ciel des fixes. avec la lune en son milieu. vraiment très fort. par contre je vais pas te mentir le poids de la tête je ne sais pas. je l'ai soulevée à deux mains mais franchement j'en sais rien. dans ces cas-là en vrai on calcule pas. je l'ai emballée dans du papier boucherie et puis voilà.

pour entendre quelque chose à ce qui se dit il faut savoir en trouver la musique hors du confinement de l'image. aller puiser là où ça prend sa source. ou simplement là où ça s'écoule dans le silence de nos distractions. s'ouvrir à la terre pour l'écouter rythmer son chantier d'incantations géodésiques. scander noir basalte et pierres lumières. articuler sable et pleurer rivières. il suffit pour cela de tendre les mains jointes en oreille ouverte afin d'y recueillir ce qui coule déjà. ce qui coule toujours déjà et qui

s'éboule en débords du cours du temps. ces signes loquaces qui passent sans bruit ni volonté à notre portée. la bande-son d'un paysage imaginaire qui se signale à notre ignorance. et qu'il nous appartient d'illimiter dès lors que l'on désire se montrer plus sensible au beau qu'à la seule vérité.

les prénoms ont été modifiés. beverly jeff tracy john échouent à s'adapter. ils ont déjà été portés. se sont compromis en conséquence. ils revêtent celles et ceux qui en sont affublés d'un costume d'emprunt mal taillé. à tout prendre mieux vaudrait ne pas s'appeler. wendy milton alison mike tiennent des propos parallèles. ils se chargent de contenus imaginaires. de fausses singularités. d'aspirations déplacées et souvent dérisoires. ils tentent de se soustraire à la somme de leurs incertitudes en prenant corps à nouveaux frais. jake beth steve amy sont eux aussi fautifs. ils racontent des histoires par-dessus leurs

personnages. leurs prénoms ont été modifiés car ils ne correspondaient ni au visage ni à la voix. mais ils ne coïncident toujours pas. ils sont toujours déplacés. c'est une question de textures et de longueurs. de sonorités et de couleurs. d'angles de courbes de nœuds et déliés. voyelles ouvertes et visages plus ou moins fermés. ainsi hilary dit beaucoup de l'orthodontie dans l'état de californie mais rien des soixante-douze démons qui lui grouillent hilares sous la peau. hilary irradie autre chose qu'hilary. de même que cameron lauryn dylan ou chelsea qui tous incarnent indifférents des paraboles insensées.

ce qui se réfère à un nom propre. qui ne crée pas l'envie. ne raidit aucun souffle. n'émet nul signal ou au contraire en émet de trop. qui ne s'abreuve guère à la voix. qui effleure cependant le duvet des mots tendres. qui sait l'emplacement des choses qui lui sont extérieures. redonde et

supporte plus que son poids de forme.  
redoute et réprouve ses mystères. ce  
qui se glisse dans le rôle entre les  
jambes. qui diffuse le blanc de l'œil  
qu'étreint l'angoisse. qui capte la  
lumière et se traverse de temps. qui  
neige en disant je. enseigne à se noyer  
ainsi qu'à prendre feu. qui s'exténue  
dans son coude. s'épuise au  
respirateur. s'escarre sous les draps.  
se positionne en groupe de membres en  
croix. ce qui s'incarcère de bonne  
grâce. s'enduit de toute chose et  
s'empresse de bien faire. qui observe  
son chantier abandonné. qui ne sourit  
pas aux miroirs. glisse d'une poche et  
se vide s'achevant dans un trou. ce qui  
prend perpette mais de quoi. qui se  
métamorphose sans cesse et s'oublie  
déjà. mais qui adhère à soi jusqu'à  
terme. un terme qui n'est peut-être pas  
réellement la fin et cependant déjà une  
forme de détachement. de renoncement.  
d'absence pour tout dire ou du moins  
d'extrême discrétion. une désertion qui  
se signale à ce qui se tient tout ou

partie en dehors de soi. différentes parties en différents endroits.

dès lors qu'il envisagea le spectacle du sol comme étant susceptible de révéler les innombrables liaisons constituant la matière. il se mit en devoir de transcrire les plus authentiques d'entre elles pour les emporter avec lui et ainsi réaliser une recension des phénomènes reposant à ses pieds. à commencer par l'asphalte en taille douce. ses crevasses d'ombre en chaussée d'ennui. les maculations multiples et expectorations de charbon sur la trame serrée des évènements telluriques. çà et là des concrétions de réalité en creux et en crêtes. sous ses yeux décillés la pulpe de macadam scintillait subreptice de schiste et cette terre du dessus laissait poindre par endroits les irrégularités du terrain du dessous. derrière ces effets de lumière et de transparence il devina par ailleurs ce qui ne saurait être tout à fait perçu. la caresse

intangible d'un pied nu posé là. un crissement de gravillons geignant petitement. peut-être aussi une texture de cuir ou des reflets de lèpre sous un épais drap de poussière. quand il crut avoir terminé il faisait encore assez clair et il revint à un redan de pierre qu'il avait remarqué et y resta assis un moment pour examiner encore l'œuvre qui se trouvait là. il discerna en contrebas une mosaïque de tesselles résiduelles et des inscriptions d'érosion. plaies d'écrou. escarres de solvants formant comme un dessin de volcan. salissures. impacts de déchets perforants. il referma son cahier sur l'ensemble des phénomènes dont il avait si soigneusement capté l'empreinte et rentra au bivouac.

ce qu'il faut maîtriser ce sont les mouvements. ce qu'on appelle les mouvements. penser présence au travers le vide et y songer avant qu'ils ne se produisent. placer sous garde ce qui se flux et ce qui s'interstice. tout ce

qui passe et qui se passe entre les activités. entre les espaces. entre espaces et activités. envisager chaque déplacement comme une opportunité. l'occasion d'une conquête. il faut éviter les croisements contenir les rencontres et juguler toute velléité de geste déplacé. d'agissement libre. spontané comme prémédité. contrôler le surgissement comme la fixité. la fixité qui est elle-même mouvement dès lors qu'elle ne s'inscrit pas en espace dédié. gérer toutes sortes d'interactions et puis supporter les cris aussi. comme le bruit des portes qui claquent. qui claquent ici plus fort que partout ailleurs. mais les mouvements oui. il faut rester vigilant. les mouvements et tout ce qui se passe c'est ce dont il faut se méfier.

black project. un théâtre très rugueux au cœur du désert. black operation. peuplé de pauvres hères à cul nu et d'anges sans tête. black site. faux

juges camouflés en col rouge d'hermine  
écorchée. les trous dans la tête au  
même titre que ceux dans le mur. la  
peau qui cloque le crépis. le mépris.  
l'épiderme dingue qui excroît l'esprit  
en chantier. secoué par monts et par  
vaux. notamment en présence des chiens.  
leurs crocs leur voix. de même qu'en  
compagnie des femmes qui s'autorisent  
des gestes. l'orgasme du cochon en  
répulsion sous la cagoule aveugle de  
toile noire. les sons en stries  
métalliques à l'unisson des paupières  
de spasmes. orbites retranchées regard  
blanc à nu. œil rouge révulsé. sans  
nuit ni jour mais noyé à rythme  
régulier. corps encore à corps  
contraints en guise d'attendrissage.  
tout en passives torsions sur l'axe des  
antécédents. les faux juges camouflage  
réprimant le vivant jusqu'en ses restes  
ultimes.

c'est un lieu mental. une construction  
psychique aux cellules déployées.  
ramifiées. réunies entre elles par un

réseau complexe de motifs et prétextes. autant que par de multiples flux reconfigurant sans cesse leur activité et créant conséquemment des circulations inédites entre causes et effets. raisons et actes. sens et non-sens. bien qu'acquises et aléatoires pareilles combinaisons mutent nécessité. des habitus s'instaurent. ils sont activés vierges de raison et sans égard pour les éventuels biomarqueurs de risque. les raccourcis se démultiplient. le chemin le plus court entre différents états de conscience fait parfois mystère face à la profusion d'affects de concepts et percepts qui s'expriment et s'organisent ici. le salon de musique jouxte la salle des tortures afin de faciliter l'effet feedback. jeu de relance entre peines et plaisirs. la réponse aux sollicitations extérieures s'opère de manière quasi simultanée bien que fortement médiée. intériorité et extériorité sont pour ainsi dire abrogées au profit d'une logique

d'extension de soi bio-impérialiste mue par la volonté des désirs. forces en mouvement qui tendent vers leur propre épanouissement comme à la libre production d'espaces nouveaux où se propager. le tout est une vaste machinerie éminemment sophistiquée que d'aucuns appellent vie.

tu sais pertinemment ce qu'on dit. ce que disait ta mère par exemple. on dit couvre-toi. couvre-toi bien quand tu vas sortir. couvre-toi lorsque le bleu du ciel. couvre-toi quand il gagne en gris. tu sais on dit le gris couvre toi. car tous les corps produisent le même son lorsqu'ils chutent et s'abattent sur le crâne. on dit on le répète. lorsqu'ils s'abattent en pluie de coups sur le crâne. et qu'on n'a rien pour se défendre. rien d'autre qu'un modeste linge de peau. une calotte de cheveux pour faire obstacle. au mieux un chapeau. et cependant tu vas sortir. tu t'apprêtes à nous quitter or tout ce que la pluie tout ce

que le vent on le sait. on ne cesse de le dire. on ne le sait que trop bien que le vent il vous prend. il vous prend par le col. vous emporte alors même que le corps est ce qui. ce qui de nous se rattache à la terre. que le corps est ce lien. tu sais bien qu'on le dit que le corps est ce lien. cette prise à la terre dont on ne peut se défaire. en même temps que l'on veut. qu'on peut le dire tu le sais. que la terre est ce feu qu'on ravive au-dehors et qu'on couvre en dedans quand se lève la pluie.

c'est le printemps et c'est pire que beau l'émeute. les meutes d'ouvriers qui déambulent les bras chargés de cadeaux à exploser. de jeunes gens qui rient de se voir si braves à la querelle. d'infirmiers sous rémunérés prêts à se payer sur le dos de la bête. d'anonymes ensauvagés qui félinent à travers nasses. c'est le printemps et moutonnent dans l'atmosphère des nuages de fumée à faire cracher le cortège de

tête. tandis que résonnent de concert à  
travers la ville appel à la fièvre cris  
d'alarme et clameurs des gyrophares  
braillards. c'est l'émeute tellurique  
qui fait sauter les pavés alors que  
passent de main en main des cocktails  
de bonne fortune. des matériaux de  
chantier à faire plier brigades  
montées. des bombes à exploser les murs  
en mille slogans. des cagoules à  
s'enfiler noires pour bien venger.  
c'est le printemps et que c'est beau  
l'émoi de la foule non autorisée.  
l'envie de paroles et gestes à enrager.  
les vitrines à sac de sacs de prix.  
c'est le printemps et c'est l'émeute.  
la foule piétine en verres cassés les  
restes du marché. les yeux rougis à  
foutre le feu. le feu rouge et noir des  
gueux sans goût qui s'ébrouent en cris  
et s'écrient debout. c'est le printemps  
et putain c'est pire que beau l'émeute.

dans le silence détrempé d'un goutte à  
goutte tout expérimental. commencer par  
échancrer la chemise. au besoin avec

une paire de ciseaux afin de dégager toute latitude dans le dénouement des gorges et la distinction des faciès. saisir la joue de tous les doigts. la tendre tordre comme pour exsuder ses saveurs intimes ou simplement mettre à l'épreuve sa souplesse. puis la délaissier pour assommer les yeux d'un maillet de phalanges. gifler la bouche. la bouche de celui qui nauséabond secrète parmi les plus nobles des moisissures. ou de celle qui nauséuse manipule ambidextre nauséabond. pincer le nez le tordre. le traire. entailler du bout des dents les lèvres. les pommettes. ajourer la face jusqu'aux oreilles et tandis que le sang se coagule ici en ecchymoses. et s'écoule là des plaies comme traceur de sens. traquer la vérité des larmes. sachant que selon l'angle de la coupe la certitude imprènera plus ou moins la chair et affectera conséquemment sa tendreté.

période d'observation du trois au  
quinze août deux mille vingt.  
localisation le long de la côte belge.  
d'oostende à de panne. sable et  
coquillages méticuleusement concassés  
ainsi que quelques objets pour rêver le  
monde d'après. un masque de plongée en  
matière plastique corail rose. une  
pelle et son râteau. miniatures et  
assortis. des fruits de mer factices  
aux couleurs passées. un vêtement roulé  
en boule. sans doute un tricot de peau  
ou une sortie de bain coton. une natte  
polyester et paille avec imprimé  
cocotier. une figurine coureur cycliste  
en métal peint et écaillé. le squelette  
dévoilé d'un cerf-volant sans défense.  
trois casiers à bière de marque jupiler  
contenant vingt-quatre consignes  
chacun. un ensemble non dénombrable de  
tongs caoutchouc orphelines et  
dépareillées. toutes pointures  
disponibles. une raquette scratch jeu  
extérieur enfant. bicolore orange et  
jaune. une paire de lunettes de  
natation bleu navy joint silicone à

sangle arrière. un masque facial de type ffp2 refermé sur lui-même comme une huître sur sa perle. précisément. une perle en résine montée sur tête d'épingle. un avion planeur en polyéthylène crashé. modèle thunderbolt f-47d. une paire de sandalettes complète et siglée. possiblement contrefaite. un verre de lunettes de vue correction inconnue. un manche de couteau à huîtres. ou alors serait-ce à beurre. une poupée bonhomme coupée en deux. une gourde de fruits bébé pressurée. une balle de tennis en feutre. cabossée ou mâchée. une épuisette manche bois lestée de sable humide. un masque de natation gris tempête verres polycarbonate pour observer la mer plagier si bien le ciel qu'un navire de pêche aperçu depuis la plage semblait voguer là-haut plutôt que sur les flots.

manman n'a plus de dents depuis que papa est parti. c'est pourtant fiston qui bave dans sa barbe quand il anone à

travers ses médocs. à vivre pire que seuls dans une cave de bord de mer on finit par avoir des problèmes de gravité. par craindre que la marée et ses ressacs qui ressassent au fond du crâne vous foutent l'âme à sac. c'est que ça résonne comme des coups portés et répétés sur une peau de tambour là-dedans. liquide instable qui vous noie et vous asphyxie de jour comme de nuit. ça c'est manman qui le dit quand elle pleure ou qu'elle s'ennuie de ne pas pouvoir dormir. alors avec manman-sans-dents fiston-la-bave préfère se réfugier dans la musique du dehors. celle qu'on entend dans le poste quand on se lave à la cuisine. une valse de vienne un tube des quatre-vingt une cover à l'ocarina vous rendent tout de suite le monde plus habitable. moins intraitable. et puis la nuit quand elle tombe après la soupe. plutôt que de casser la pierre pour s'y coucher on fait carnaval. dans la cave on danse la gigue en cognant les casseroles sur l'air du grand

tra-la-lala. sur l'air du grand  
tra-la-lala. et là on s'engueule aussi  
un peu avec manman qui a parfois du mal  
à danser depuis qu'elle sait plus trop  
marcher. on se fait comme ça des nuits  
à faire trembler le jour. à faire jurer  
le christ qui est punaïsé au-dessus du  
lit. ça soulage un peu manman de son  
mal de mer en bord de terre. manman qui  
a son centre de gravité qui est tout  
tronqué. et qui a mis le chiot à japper  
en cage avec le canari pour qu'ils  
s'amuse aussi.

ce que ça fait au corps de dire les  
choses encore. de chercher à répondre à  
des questions qui ne s'énoncent pas.  
dans une langue qui ne se prononce plus  
guère. et de distinguer en cette  
occasion tout ce qui se trouve dans les  
mots et tout ce qui n'y est pas. que  
d'aucuns nomment silence. un silence  
qui demeure en retrait plutôt que de se  
porter au-devant du corps. bouche  
ouverte doigt levé. le doigt pointé en  
direction de vérités qui se

manifesteraient expressives.  
interjectives sur le fil pourtant élimé  
de la langue. comme si tout ce qui  
s'éprouve pouvait se résoudre à s'y  
répandre. s'opposant par là même au  
silence. au silence en abandon de  
préoccupation. en disparition des  
souvenirs et d'intentions. au silence  
en attente de la nuit sans que cela  
fasse signe. sans même peut-être que  
cela fasse sens. et puis s'adonner aux  
choses corps et âme. quand bien même la  
réalité ne conviendrait pas. ne  
fonctionnerait pas tout à fait. choisir  
l'ordre des choses. de prime abord et  
de parti pris prendre fait et cause  
pour le fait des choses. s'offrir à  
elles comme on se rend au péché. avec  
la ferme intention de le commettre.  
opter au besoin pour la contre-vérité  
des choses. en acceptant de se  
compromettre. plébisciter leur  
insensibilité au réel. leur  
irresponsabilité même. car quoi qu'il  
soit possible de produire avec de  
telles données tronquées il sera

toujours temps plus tard de bricoler de nouvelles façons de penser. se consacrer aux choses à mesure qu'on les devine objectivement fautives. dysfonctionnelles. intrinsèquement infidèles. pour tout dire impropres à l'usage de la réalité. acquiescer à leur irrégularité. contresigner le désordre des choses. de mauvaise foi mais de bonne volonté.

question. je coupe mes cheveux ou pas. ça te va bien les cheveux comme ça. merci j'hésite. fais une coupe intermédiaire. reste comme ça t'es belle. noon. t'as chaud ou pas. en plus longs je peux les attacher si j'ai chaud. mi-longs là si j'ai chaud c'est plus compliqué. non. mdr d'accord avec toi. moi j'ai tout coupé j'suis mieux. toute façon ça repousse. je t'aime bien moi avec les cheveux longs. noon. nickel comme cela. noon t'es trop belle. non ça te va super bien. non mais franchement tu devrais pas. si t'as pas chaud coupe-les pas. moi je

les ai coupés car trop chaud. mais toi si t'as pas trop chaud non c'est parfait là. noon. au contraire pk pas. ou alors juste les pointes peut-être. ça empêche pas de les attacher et puis en même temps c'est bon pour le cheveu. très bon même à ce qu'il paraît. non mais t'es belle là. et puis les pointes c'est pas trop la question. si ton cheveu est beau pourquoi changer si tout va bien. c'est vrai d'accord avec ça. noon mais t'es trop belle là.

il s'agit de s'autoriser. de se permettre de se défaire du monde comme d'une option. de se laisser réviser totalement ses propres comportements. d'ignorer la peur et de moquer les dangers en toute audace. de s'inventer enfin libre de contenter son corps qui échoue si souvent à se choisir masculin ou féminin. libre de réintégrer sa langue et ses gestes. de nommer les choses comme si elles se dévoilaient pour la première fois. libre de divulguer ses jeux sans règles comme la

main sur le feu. le foulard en satin.  
la balle pour le prisonnier. de révéler  
au grand jour ses martingales. de  
reproduire ses fautes à l'infini. libre  
de s'ébattre dans le monde flou qui est  
le sien et qui se crée à mesure qu'il  
est arpenté du pas maladroit de la  
danse claudiquée. qu'il est survolé du  
vol léger des parcours accidentés. il  
s'agit de tout s'autoriser. de  
s'encourager à n'être pas tout à fait  
de leur côté.

de l'autre côté du jour il y a des  
couleurs en sous-main. parfois même  
elles affleurent à la surface.  
principalement en périphérie. des  
traces plus que des touches. des traces  
de vert. des traces de bleu et de  
jaune. des traces rouges qui se  
chevauchent. se superposent. produisent  
des épaisseurs et tressent ensemble une  
absence de forme. sédimentant à cœur le  
noir. le cœur noir de la nuit  
aniconique. cette autre face du monde.  
le noir érigeant reliefs et formant

motifs par abondance de matière. comme par accident. le noir en son noyer irrégulier. aux limites diffuses. frangées et laissant poindre les strates de couleurs en effets de violets. les traces de vert. les traces de bleu et de jaune. des traces rouges aussi. qui toutes conjuguent leur puissance pour que disparaisse la lumière comme dans un suicide en réunion. une autolyse vouée à l'échec car elle est là. elle est bien là la face sombre du monde sur laquelle on se penche par-delà le jour pour se faire peur en l'absence de reflet. la nuit noire face contre terre. face contre face. sa face noire dans laquelle très vite on s'enfonce. jusqu'aux genoux. et c'est visqueux jusqu'au bassin. puis le torse. et c'est étouffant jusqu'au menton. et c'est alors qu'on ne se ment plus parce qu'on le sent. on le sait bien que tout va y passer. que l'on va soi-même y passer. étouffé par toute cette matière qui nous rentre dans la bouche. jusqu'au nez et par les yeux.

qu'on va se faire avaler tout à fait.  
et puis sans doute aussi un jour  
régurgiter. méconnaissable. digéré par  
l'autre jour. l'autre côté du jour. au  
clair de lune déshérité. là où le bois  
travaille. où les objets comme les  
images traversent les murs. là où les  
faits à l'instar des signes n'existent  
plus vraiment. là où les livres noirs.

premièrement je est un jeu de  
construction. une panoplie. un  
maquillage sans doute un peu vulgaire  
qu'on retouche le soir venu avant  
d'errer sur les trottoirs ou de sortir  
chez des amis. deuxièmement je est un  
ensemble d'expressions faciales  
complexes. et de témoignages non  
validés de sources variées que je revêt  
au gré de ses exigences. troisièmement  
je participe du commun des enfantés. de  
retour le jour il se laisse mater à  
visage découvert. quatrièmement je est  
à croître de tout ce qu'il n'est pas.  
il avance par addition. se détermine  
par démultiplication. je se délimite

par rétention. il est une force centripète. un supposé continuum et une certitude farouche. cependant que cinquièmement je est à chaque instant démenti.

le besoin de respirer est une vulnérabilité. tandis que certains hommes ont revêtu leur habit de travail. et pris possession de leurs outils. un corps de peau nue. tout entier recouvert de sang dans les sons aigus et grincements. est déposé recroquevillé dans un coin de la pièce à l'instar de ces dépouilles difformes recrachées par l'autoroute et qui jonchent pour longtemps la bande d'arrêt d'urgence. la stridence de ses plaies ouvertes. les sifflements citronnés des lésions aggravées qui lèchent sa peau et mordent ses nerfs participent au vacarme de son calvaire. à peine pondéré par l'aphonie de certains membres morts. ankylosés ou à jamais. bientôt le cercle des hommes en uniforme se referme et se penche sans

répugnance sur le corps gisant dans son jus visqueux. ils interrogent son sexe. scrutent un de ses yeux qui refuse obstinément de se fermer. les cris se sont tus. c'est presque calme maintenant. la phase de l'affalage achevée vient l'émoissage des avants. l'éviscération abdominale. le dégraissage interne. le parage des saignées qui s'opère dans un silence presque complet. n'étaient l'haleine rauque aux avant-goûts de graisse des hommes en uniforme et le son grave de leurs gestes contondants manipulant de petits amoncellements de membres détachés. morceaux perdus séparés comme les lettres d'un alphabet dispersé par une main aveugle. ou tristement joueuse.

freiner des sens. ralentir le sang. tourner la langue dans la bouche. retourner dans la bouche de quelques langues parlées. et de quelque manière que ce soit à l'écoute de la mélodie puissante des salives. au même titre

que délice. des vœux de dérives  
arpentant. dégustant des airs de  
musique qui font peiner. qui font  
ployer. on dit qu'elle a tout enduré.  
la tension dans les tendons. les lignes  
tendues des membres dédiés. la plongée  
dans ses cheveux. le cou creusé là où  
se répandait d'un fin filet une  
profonde coulée de chaleur un peu sale.  
ses bras à lui attachés derrière ses  
reins. tout contre rien leurs présences  
à eux deux dispersées dans les coins.  
on dit qu'il se repentait. qu'une  
sensation s'y rattachait qui n'était  
pas de pur bonheur lorsque l'étoffe fut  
déchirée sans un bruit. sans un cri.  
sans intention malmenée. une ouverture  
de qui elle est. le mal de bien aimer  
pour qu'une chose ait vraiment lieu. on  
dit qu'elle a tout quitté. qu'il  
dansait avec son corps à elle allongé.  
leurs pieds des dés jetés au sol bien  
trop nombreux pour vraiment jouer. pas  
agiles s'affairant de fil en aiguille.  
le visage près d'un souffle. de petits  
rires en petits gouffres un peu plus

loin. un peu plus bas de plus en plus faux. on dit qu'elle cherchait le scandale. sans même parler d'exil à mettre la distance. comme partie pour les îles. s'éloigner de la couleur bleu gris sur laquelle elle divaguait. dans laquelle elle se baignait avec tout ce qu'il y avait autour de bleu de gris. le gris du bleu. on dit qu'elle préférait taire le nom de cette couleur. qu'elle étouffait tout ce qui était noté sur sa partition. et qu'à eux deux ils passaient volontairement sous silence ce qui se tramait au dernier moment de la nuit. dehors comme mur devant les grilles du parc fermées. ou alors leur présence seule suffisait. de toute façon il n'y avait que leurs voix partout extérieures à résonner. on dit qu'ils disaient faire de la musique ou se taire. taire le piano là où tout avait déjà été détruit.

l'homme nourrit la machine. avec sa force de travail à lui il la nourrit. ses lèvres épousent le cylindre et

l'homme nourrit la machine directement avec sa bouche. l'homme se noue à la machine qui le tète. il l'entend qui mâche dans sa tête. il tremble aux ruminements de ses rouages. il éprouve la combustion au cœur de son acier trempé. l'homme se maintient à la machine. il s'inanime à la machine. de tout le corps il est la peau qui tient à la machine. l'épiderme collé sur sa chair chauffée à blanc. et l'homme s'épanche à la machine. il parle de bruits de conserve. se signe en tours d'écrou. l'homme rugit la machine. il s'époumone à la machine qui l'aspire et le respire. il exhale la machine en nuages de fumée grise. il expulse cendres et particules fines. l'homme souffle à la machine. l'homme grince à la machine. il se grise à la machine. l'homme se grise à la vie de la machine. il palpite de métal compacté et s'ébroue en cascade de clous mal taillés. l'homme augmente la machine. l'homme abonde à la machine. l'homme prothèse à la machine. l'homme se

prosterne à la machine. à la machine  
qui prolonge l'homme qui prolonge la  
machine.

lève jambes foutre plaignant. si tu  
réclames te faire caresser de haut en  
bas par l'éjaculat du fouet goûte à la  
pisse pour commencer. puis épépine  
gland. centrifuge glandes sudoripares.  
bande l'étron à t'enfiler entre les  
cuisses que tes lèvres aspirent comme  
glace sucrée. branle la fange langue  
déliée. lèche lèpre lippe. courbature  
bouche à te taire. vagit comme ventre  
rasoir en ton vagin. le matériau humain  
bien raidi. les doigts prêts à traire  
pénis et à tâter de la plainte des  
pleureuses. crache tes sucs candi pour  
carier les dents des pénitents  
affranchis. au cric les agonir. aux  
forceps élargir leurs trop prudes  
friandises. étale-les de toute leur  
viande attendrie en chemin. brioche de  
glaise gorgée de vers se déversant de  
tous côtés. déféquant leur libido dans  
ton dos. lève jambes te dis-je foutre

plaignant. qu'ensemble on décline  
toutes communes dérivées. nos faces  
tachetées de vice versatile.

dans tous les cas on y voit pas. ou pas  
vraiment. pas exactement. derrière les  
pincés et les plissements de la  
matière. par-delà ses ourlets et ses  
devers on y voit guère. question de  
volume. de rides sur la peau. de  
fronces dans la réponse. de plis dans  
le mystère. on y voit pas. on le  
distingue à peine l'oiseau sur le  
trottoir. occupé à démêler du bec une  
mèche de cheveux blonds. le chien  
bancal de magopa s'enfuyant d'on ne  
sait où tel un sachet plastique charrié  
par les vents. les lions de l'arsenal  
fuyant la montée des eaux pour garder  
leur secret au sec. les rats quittant  
navire et père et mère sur les océans  
comme sur terre. on les devine de peu  
ces êtres aux aguets que seul peut  
saisir le sommeil. ces éléments vivants  
d'une réalité dont nous participons au  
même titre que les saisons. tous ces

corps qui se rendent à la mort comme ultime décor. et pourtant ils sont tous là. pourtant ils sont bien là. soigneusement exposés dans le puits sans fond de nos yeux.

il est chez lui car chacun chez soi. chez soi la vie derrière les murs. les gestes de tous les jours. la routine et les errances entre lit et canapé. caché derrière ses secrets il est enseveli dans un recoin de sa tête. comme barricadé entre quatre murs il a chez lui une planque discrète. il y enferme des théories insoupçonnées sous une couche de considérations anodines. et derrière une trappe dérobée il garde papiers et fétiches dans une boîte en bois ou de carton comme chacun en a chez soi. mais lui ne l'ouvre pas. il est chez lui et il s'y terre. dissimulant son existence si riche de contenus. de ressources. de matières élémentaires. des vérités subodorées il en détient en nombre. il n'ignore rien de la stratégie de l'anthropocène. de

l'origine de la mort conçue en  
laboratoire. ni de la destruction de  
notre civilisation qui est d'ores et  
déjà engagée et qui nous viendrait de  
l'étranger. tout cela il l'a mis à  
couvert. à l'abri des regards  
indiscrets. cloîtré chez lui comme  
chacun chez soi.

je vous en prie installez-vous. enlevez  
votre veste. mettez-vous à l'aise. ici  
voilà. bien. on va pouvoir commencer.  
ôtez vos lunettes. ne bougez plus.  
alors je vous explique. avec cet  
instrument-ci je vais passer par là.  
ouvrez bien grand. je vais creuser un  
peu. on va creuser les yeux. n'ayez pas  
peur. c'est parti j'appuie. d'abord la  
cornée. voici. un peu plus loin le  
cristallin. ne bougez pas je force un  
peu. c'est pour entrer et intervenir de  
l'intérieur. c'est comme avec un œuf et  
sa coque. quand on a tout bien cureté  
l'humeur vitrée. le blanc puis le jaune  
si vous voulez. on arrive de l'autre  
côté. de l'autre côté de l'œuf à sa

coquille. à la rétine son autre face.  
la sclérotique. vous allez voir on y  
est presque. on parvient au gras de la  
tête. la gelée de la pensée qui reflue  
d'abandon. ça se fait trop pas mais on  
y va. on y découvre des scènes de vie.  
des paysages ataviques. des costumes et  
métiers de nos régions. on s'y sent  
seul et étranger tout comme chez soi.  
cerné de bruits de voix d'odeurs qui  
ont perdu leurs référents. et en même  
temps dès lors que l'on cherche un peu  
on se met en situation de faire des  
découvertes. de trouver ce qu'on ne  
cherchait pas. pour beaucoup c'est là  
raison suffisante pour ne pas trop  
fouiller. allez-y pleurez. on est  
arrivé. vous êtes rendu. à pied d'œuvre  
dans la fange de la soue. maintenant on  
va pouvoir s'employer à tout vider.  
vous débarrasser. ne vous inquiétez pas  
le plus gros est fait. ça va aller vite  
maintenant. y a pas tant que ça en  
réalité. on y va pas à pas. on purge  
voyez. voilà ça y est. vous n'y êtes  
déjà plus. vous êtes perdu. c'est comme

la nuit noire mais sans la peur qui l'accompagne. oui c'est tout à fait cela. il règne une obscurité qui ne relève pas uniquement de l'absence de lumière. je vous en prie. nous sommes arrivés. c'est fini. inutile de remercier. vous pouvez vous relevez.

ils sont emmaillotés. ils sont figés. ils sont emmaillotés immobiles au complet. y compris du regard. certains yeux sont marron. la plupart bleus. grands ouverts les yeux. et totalement fixes. brillants et éteints à la fois. vides pour tout dire. avec des cils hors de proportion. leurs cheveux sont blonds. majoritairement blonds et peignés. leurs lèvres sont pâles et sans mot ni cri. elles sont surmontées d'une légère encoche pour faire authentique. criantes de vérité. leurs corps dodus sont suspendus. oui suspendus à la façon de momies nouvelles nées aux langes cloués au mur. ils sont présentés côte à côte. rigides et roses. au complet. aucun ne

manque à l'appel. du reste personne n'appelle. ils sont emmaillotés et nous savons que les lieux exhalent la poussière de talc et l'odeur grasse des onguents. que les tubes à néon les éclairent mal d'un jaune vibrant. que le rose pâle des blouses est redevable de sa fraîcheur au gris du linoléum et que depuis la maternité a brûlé. qu'elle n'existe plus. qu'on expose donc des manquants. ils sont emmaillotés saisis figés dans le passé en réminiscence de fumée blanche. ils singent au mur une frise de poupons rigides et roses. roses et rigides. un mémorial qui se raconte à bas mots. de la bouche à l'oreille. la bouche surmontée d'une légère encoche pour faire vibrer le vrai à l'oreille ourlée.

la ville est recouverte d'un voile d'épidémie. son chant contaminant nous parvient assourdi. filtré au travers d'une fine membrane de crépine nervurée ou le tamis d'une terre asservie.

pauvre de tout et vierge d'aucun vestige. son haleine se propage. on l'entend striduler jusque dans les postes radio. on la voit s'afficher sur les écrans qui rafraîchissent en temps réel les chiffres de son avancée. elle s'insinue en toux irritante dans les artères désertes de cet agrégat d'activités réputées productrices de biens. génératrices de services à la personne. et de tensions à policer que fut la cité transformée en un vaste charnier rudéral. une fosse commune de corps de pierre et de chair. de rocaille mise à mal. de réseaux caduques. de presque zombies hantés par la perspective de devoir se croiser. ville démembrée aux habitants prisonniers de gestes barrières. cité au paysage de gueule cassée avec ses déblais et débris s'appropriant des espaces dépeuplés. des aires de non-vie cernées de monts immondes de pulvérulence. remblais terrils crassiers. pelouse métallicole pelée sous surveillance policière. escaut

couleur d'acier emplis de boues  
industrielles et voies d'autoroute  
dépeuplées au nombre de quatre. que  
caressent le souffle épidémique et son  
chant d'asphyxie.

à ce niveau d'inventaire ne remontent  
au jour que des chiffres croissant  
comme des tumeurs noires de  
radiographies. le mal tend à perdre  
définitivement sa fonction d'ombre. son  
caractère de métaphore. une  
bibliothèque de mauvais gestes est  
élaborée. une bibliothèque sans livres.  
la consommation de javel ou de  
désinfectant est dangereuse. elle ne  
l'empêche pas. boire de l'alcool ne le  
prévient pas. ne le guérit pas. le  
programme des incisives supposément  
salvatrices à insérer dans le cours de  
l'époque se décline ad nauseam en  
assignations et abdications  
successives. manger de l'ail ne le  
stoppe pas. la consommation de  
méthanol ou d'éthanol est dangereuse.  
elle ne le guérit pas. un usage

strictement sanitaire de la parole est promulgué. les bains chauds et les piments forts ne l'empêchent pas. le froid et la neige ne le préviennent pas. ne le guérissent pas. un non-langage de l'assentiment s'implante profondément dans nos poumons. retenir sa respiration ne le contient pas. ne le stoppe pas. il nous abandonne sans un souffle. muets et seuls. tout à fait démunis. meurtris.

objectif numéro un. ne pas. ne pas redevenir comme on est. on ne l'a déjà que trop été. objectif numéro deux. il n'y a pas d'objectif numéro deux. faut même pas y penser. ne pas redevenir comme on est c'est nécessité. une manière d'être à choix unique. résister à la tentation de la traversée. du long chemin qui ramènerait. on n'y parvient pas. on ne revient jamais. présence de pure actualité voilà tout ce qu'on est. ne pas redevenir comme on est c'est ne pas revenir sur ses pas. ne pas. ne surtout pas la fatalité. et faire comme

si on avançait tout comme danser. mais  
à l'article d'un accord changer la  
cadence. baisser d'un ton se faire  
discret. tant qu'à faire ne rien faire.  
être ténus et guère plus. éviter  
simplement de n'être que ce qu'on aura  
toujours été. mieux vaudrait  
s'enterrer. ne pas se revendiquer. ne  
pas. rien ne sera jamais fait qui le  
mériterait.

fouchet j'écoute. j'écoute. silence.  
cattelot c'est bien vous. toussotement.  
respiration. c'est bien moi fouchet. je  
dois vous dire. damas ne sait pas  
encore si elle pourra sortir libre de  
sa convocation. un temps. soupir. le  
docteur demozay s'inquiète de la savoir  
sans traitement. claquement de porte.  
cattelot vous êtes toujours là. des pas  
dans l'escalier. affirmatif fouchet.  
murmure. souffle du vent. une femme  
complètement au bout du rouleau. voilà  
ce qu'elle est damas. encore des pas.  
halètement. fleury va faire savoir à  
tout le monde qu'il y a quinze jours à

peine il était prêt à lui vendre un rein. et bientôt vous allez voir que mazur fera paraître sa nécro dans le monde. reniflement. ne vous inquiétez pas cattelot. mazur écrira que damas incarnait plus que quiconque l'esprit français. et vingt-quatre heures après on entendra plus parler de cette histoire de convocation. rire. vrombissements. allô cattelot. coups de feu. fracas. cattelot vous êtes là. cris de terreur. répondez. râle. silence. je crois que c'est fini delaporte. vous pouvez finir la bouteille de rhum. cattelot ne vous en tiendra pas rigueur. damas non plus d'ailleurs.

vois-tu cette main sur la photo. elle désigne cette même main sur une photo. une main pointant son image inversée qui donne à voir ce que nous avons sous les yeux. toute une réalité qui attend d'advenir et qui se doit d'être maintenue pour ne pas être délivrée sans histoire. perdue au centre d'un

cadrage dénué de marges. tu peux sans crainte suivre son geste. il consiste simplement à pointer une direction. n'importe laquelle pourvu qu'à partir de ce dessein puisse poindre une intention. un propos une adresse. un faux en préalable. qu'il s'agisse d'un nu tendre tressant sa chevelure à la fenêtre. d'un champ de barbelés fleuris de morceaux d'étoffe et de pièces d'épiderme. d'une nature morte au pain noir et au lait blanc importe peu. la vois-tu cette main piquée au vif. elle n'est pas superposable à sa propre image reflétée sur la photo mais elle devance ta mémoire. elle dénonce ce que tu garderas à l'esprit lorsque son image n'impressionnera plus le papier sur lequel elle se trouve couchée ou lorsque tu auras cessé de voir.

ce qui stagne sous les restes. disposés au pied d'un arbre à la clairière tandis que le personnage principal est parti quérir de l'eau là où il ne s'en trouve guère. ce sont les traces d'un

départ de feu qui n'aura pas su se propager. des formes calcaires ou calcinées désincarnées. des squelettes minéraux ajourés par les vents. un ensemble de brins d'herbe dépareillés. le manque criant de pluie. des carcasses d'insectes en coquillages ébréchés. des corps animaux dont l'extinction ne fut jamais qu'un souvenir. quelque chose comme des étoiles de mer mais sur terre. peut-être aussi des astres arrimés au sol une forte chaleur et de nombreux déchets industriels. des icônes anonymes. des ex-voto vidés de leur magie. une collection donnée pour exhaustive d'obscurs résidus. d'ossements définitifs. un assemblage d'êtres très peu on ne peut plus éloignés du mouvement. avec les mots pour les désigner. jaunis sitôt que dits.

lady o morte noyée. ou étouffée parmi les herbes. les sauveteurs présents sur les lieux n'ont pas voulu se prononcer.

elle était vêtue d'une robe légère. estivale à fleurs. courte qu'elle portait avec une paire de sneakers à semelles compensées. un couple de promeneurs l'a découverte. parfaitement conservée le corps allongé. elle était dans la posture dite de la planche. les bras le long du tronc. les jambes tendues. mais en position inversée. face contre vert. elle baignait dans la matière. s'y dissimulait pour ainsi dire. elle surnageait à peine de cet amalgame de vert intense qui avait selon toute apparence tenté de l'avaler. et qui dessinait des mouvements immobiles autour de sa silhouette partiellement engloutie. des auréoles. des vaguelettes figées sans clapotis. des stries de courants contraires cernant de près chacun de ses membres ainsi que ses cheveux étalés en brune méduse autour de la tête. les pompiers qui ont retourné le corps afin de le soumettre à examen. voyant son visage recouvert ainsi que sa bouche emplie de vert. les pompiers

se sont interrogés. lady o s'était-elle laissée surprendre par la marée. ou avait-elle plongé d'un promontoire tête la première dans le magma monochrome à la recherche éperdue du vert de pâture. du vert d'algue. du vert des yeux ailleurs que dans les siens. ce vert dont on ignore généralement les dangers alors qu'il possède cette capacité de nuire au même titre que l'eau. qu'elle soit douce si douce ou salée. au même titre que le soleil et ses rayons qui ronge à nous faire peler. ou que l'air de tous les jours qui n'est jamais bon à respirer. quoi qu'il en soit son corps se trouvait là. le corps de lady o comme absorbé puis recraché. sa robe estivale imprimée coquelicots. son visage noyé de vert délicatement ensoleillé. tranquillement venteux. comme à la surface d'un plan d'eau scintillent de jeunes filles à la nage.

un corps est une femme. un corps est un homme. un corps est une femme est un homme. un corps par deux fois. et de

femme et d'homme pour la toute première fois. deux corps par trois fois et d'homme. par trois fois à chaque instant de femme. trois fois par jour ou trois fois par an. un corps est une femme et un homme. un corps d'homme et de femme x foiparjour. foiparjour une femme ou un homme et inversement. un seul corps pour plusieurs reprises. x foiparan et avec les jambes. une paire de jambes. deux jambes totalement sexuées. deux jambes en mouvement pour un nombre donné de foiparjours. le sexe de femme et le sexe d'homme. un autre sexe pour chaque jambe trois fois chaque jour au moins et sur chaque jambe intersexuée la peau par deux fois. pardeufois sur chaque jambe la peau qui se paupière. la peau qui se paupière répétée par chaque genre troifoiparjour au bas mot. la femme l'homme et les jambes. la peau et les paupières. chacune et chacun de plusieurs sexes. chaque une et chaque un dans son genre.

il aurait aimé ne serait-ce qu'une fois. une fois encore de la tête aux pieds. et du bout des doigts la détailler. à commencer par le kaki en limaille dans ses yeux de terre humide. la pulpe des gencives derrière le printemps gercé des lèvres entrouvertes. la nuque fraîchement échevelée au revers de sa gorge avide de quelque réception. puis le blanc veiné de bleu de la peau sur son dos. la peau de ses seins. celle plissée du nombril éclos. la pente douce de l'aine et la parenthèse ouverte de ses hanches. leurs mains d'attente impatiente. l'afrique de son pubis. enfin l'évidence même de ses cuisses pleines. le rebond des genoux déliés. la course lente des jambes jusqu'à ses pieds meubles de danse immobile. il aurait aimé ne serait-ce qu'une fois. une fois encore s'en gorger comme l'éponge asséchée de ce qui s'écoule en pure perte.

le sol est d'un constat rugueux et d'une rencontre brutale. violente même si on tente de le prendre de vitesse et qu'on l'étreint à l'improviste. non seulement du pied mais encore du genou. du coude. de la main écorchée ou de tout autre membre que l'on sait fracturer. le macadam tape dur quand on s'amuse à perdre l'équilibre dans l'espoir de le recouvrer. il aime à s'imposer lorsqu'on emprunte l'espace selon nos propres critères et qu'on se joue du bâti. de ses usages et fonctions aux normes architecturées. il se rappelle à notre mémoire tandis que sans prévenir on vient à lui. interprétant à nouveaux frais les obstacles érigés sur notre parcours et que dans le mouvement il nous stoppe là. écourtant ainsi une trajectoire inédite. brisant des lignes que l'on aura tracées. nous invitant de fait à les repenser par la pratique de nos corps qui se frottent aux formes et matériaux. s'y cognent. s'y croûtent et claquent. mais qui persistent à les

investir. à glisser mouvements axes et courbes. à s'élever sauts bonds plans inclinés. à patiner les murs les formes incurvées. et si nous persistons coudes et genoux en sang. c'est qu'il n'y a guère d'autres endroits où aller. il n'y en a jamais eu. il nous faut les créer en les arpentant. s'y glisser pour les faire exister et afin qu'ils perdurent le temps de l'usage qu'on en fait. vertu de l'instable. déséquilibre gagnant. les lieux sont nos obligés dès lors que nous sommes en mouvement.

créer un air vicié. vicier une atmosphère délétère. taire tout ce qui a déjà été dit. s'interdire de marcher dans les éclats de voix. vocaliser les appels au secours. recourir à la lutte réputée irresponsable. responsabiliser nos idéologies laborieuses. labourer les chemins de traverse. ne pas verser dans l'ennui ni nuire au plaisir simple de porter des coups. couper court à nos habitudes de domestique. domestiquer nos peurs et porter cagoule. goulûment

les appauvrir. ouvrir aux pauvres les  
portes des perceptions et percevoir  
dans la rue les vertus de la ruine.  
ruiner toute espérance en l'appareil de  
production. se produire libre. ivre de  
vie.

j'ai quarante-quatre ans. je ne suis  
pas blanc. je ne suis pas hispanique.  
je suis noir américain. je m'appelle  
éric. je m'appelle george. j'ai  
quarante-six ans. je ne suis pas  
amérindien. je ne suis pas asiatique.  
je suis afro-américain. je vis à new  
york. il est dix-sept heures. je suis  
père de six enfants. j'habite à  
minneapolis. il est vingt heures douze.  
je suis père de deux filles. je suis  
assis sur le trottoir. à l'intersection  
de bay street et victory boulevard. je  
suis stationné sur chicago avenue. je  
ne suis pas armé. je suis contrôlé. je  
ne suis pas armé. je ne résiste pas. je  
suis maîtrisé. je suis menotté. je suis  
plaqué au sol par deux hommes en civil  
et trois autres en uniforme. je suis

maintenu à terre par trois agents. je suis face contre terre. la situation est sous contrôle. je suis sur le ventre. je ne peux pas respirer. j'appelle au secours. je dis je ne peux pas respirer. j'étouffe. il est vingt heures vingt. je dis j'étouffe. je saigne du nez. je suis filmé. je ne peux pas respirer. je gémiss. je répète je ne peux pas respirer. je demande grâce. je dis monsieur l'agent. je ne peux pas respirer. à seize reprises je le répète. je ne peux pas respirer. je vais mourir monsieur l'agent. s'il vous plaît. je ne peux pas respirer.

la couleur moyenne de la terre n'est pas de couleur terre. ni même de couleur sienne. les flocons de très vieille poussière sont de tailles. de textures de teintes inégalement réparties. les rues rêvent mille silhouettes et presque autant de trottoirs pour les absorber. un rayon de soleil à la surface de l'univers. il disparaît sans faire entendre de

reflet. trois fois la lune. ou trois fois une fragrance qui n'est pas la lune n'est pas la lune. pas plus qu'une nuit sans lune. comme on le voit en matière de recherche d'agrément on aurait pu exclure les nombres qui ne comptent pas. mais on a préféré privilégier les seules opérations à la main en cherchant à définir comme de simples effets du réel le moment et le lieu où les entités deviennent étrangères les unes aux autres. de manière non pas à établir une réalité qui présenterait toutes les garanties de sûreté mais à pouvoir jouir d'enivrantes approximations.

il a dédié sa vie aux ours grizzly. il a consacré son existence à construire une relation vraie avec cette espèce. à tenter de démontrer que la distinction entre l'homme et l'ours grizzly n'est fondée qu'en apparence. selon des critères qui ne recouvrent rien d'essentiel. il avait baptisé cette région verdoyante le sanctuaire. il s'y

était installé depuis la fin des années quatre-vingt. de façon à demeurer en contact permanent avec les bêtes. chaque jour il filmait l'évolution de leurs relations. sur certaines vidéos visionnées des milliers de fois sur internet on le voit s'approcher d'elles. parfois même jusqu'à les toucher. sa famille et ses amis estiment qu'il avait fait le choix. qu'il se sentait plus confortable dans la nature sauvage qu'en compagnie de ses semblables. plus confortable disent-ils avec les ours grizzly. jusqu'à ce que l'un d'entre eux se retourne contre lui et les dévore. lui et sa compagne. alors même qu'ils étaient en train de réaliser une nouvelle séquence vidéo. leurs corps ont été retrouvés par le pilote d'hélicoptère qui venait chaque mois les ravitailler. leurs corps en grande partie dévorés. la caméra tombée au sol à leurs côtés a tout enregistré de cette ultime rencontre avec l'ours grizzly. séquence réservée aux abonnés.

le petit peuple de mon corps aime se manifester. baptisé dans le sang il n'est pas de ceux qui s'emploient à civiliser les antagonismes. au contraire se livre-t-il volontiers à une véritable inflation de comportements déconcertants. irréfléchis et sauvages. agissant sciemment à l'exclusion de toute innocence il désapprouve le manque de prostitution. de criminalité et réclame le viol en libre accès. obscénité et fureur sont les mots d'ordre qu'il brandit en direction des organismes extérieurs avec lesquels il noue des complicités vénéneuses. ou dans les rangs desquels il répand contagion avec une prédilection pour les cas d'extrême sévérité. le petit peuple de mon corps n'a cependant ni ami ni ennemi. il évolue simplement en harde de molles molécules mutantes et pathogènes. et c'est avant tout en horde désorientée poursuivant son propre développement qu'il se risque à la guerre. il se contente de croître aveugle pour

survivre et ce n'est pas là le moindre que l'on puisse lui reprocher.

il y a une heure pour naître et une heure où les gens meurent. et ce peut être la même. la même heure. au même moment voir le jour ou fermer les yeux. vivre ou s'abolir. à chaque instant se répète ce partage des possibles. se duplique ce même lieu. cet espace au sein duquel se répartir. côté cour où les feuilles encore vertes chutent lourdement des arbres en masse compacte. côté jardin où un souffle nouveau s'échappe sifflant d'une bouteille d'oxygène médical. à la proue où une figure de bord emporte le vent dans ses drapés. à la poupe où différentes formes d'évitements sont expérimentées afin de simplement finir janvier. des deux côtés de cette ligne de partage il n'y a qu'un pas. de toute part un seul instant. une même heure que l'on ne choisit pas. une heure pour naître et une heure où les gens meurent.

ils sont en noir et blanc. le crépuscule est venu recouvrir leur visage d'un tulle de passion calme de sorte que leur peau se dévoile en nuances de gris gravées à la manière noire. leurs corps sont saisis de légers tremblements comme s'ils étaient immobiles à proximité de la surface de l'eau. ou comme s'ils venaient de creuser trois heures de nuit en plein jour. on les dirait de marbre puisque aussi bien ils ne seraient pas plus loquaces s'ils étaient en mouvement. ils ignorent où ils se trouvent et que s'ils ne marchent pas c'est sans doute qu'ils se tairaient tout autant s'ils devaient danser. ils sont sur un quai de gare ou dans un jardin à la française. cernés de formes géométriques. de colonnes de cônes de sphères. des formes inscrites dans le paysage ou plutôt à sa surface. ils sont perclus et ils ne s'appellent pas. ils sont vivants cependant. n'attendent rien et guère plus de quiconque. peut-être finiront-ils par se

reconnaître. peut-être prendront-ils conscience qu'ils ne sauraient être autres que ce qu'ils sont. personne d'autre ni ailleurs que sur cette allée de blanc gravier ou au bord du quai de cette gare déserte en leur présence pétrifiée. comme s'ils y avaient toujours été. cernés de figures abstraites. de formes composées. et comme s'ils y étaient pourtant de nouveau. saisis dans des postures d'absence. dans le temps et son silence. une fine couche de cuivre reposant à jamais sur leur âme de bois.

l'angoisse est diffuse. on dit d'elle qu'elle n'a ni lieu ni objet mais elle est cependant localisée. l'angoisse est un lieu-dit désolé signalé par un panneau d'entrée de ville. elle est déserte. parcimonieuse. taiseuse sinon silencieuse. l'angoisse est à dominante de gris et d'une propreté irréprochable. elle est sans scorie d'aucune sorte. elle possède des équipements désuets. présente des

volets fermés ou alors des fenêtres aveugles. des étals correctement achalandés et des tables vides. elle peut être ornée de motifs floraux. l'angoisse est lente mais rigoureuse. elle est sévère et punit le sentiment. l'angoisse est un trou qui sert à choir. une forme spécifique d'énergie qui aspire. elle n'est jamais totale mais toujours amplement suffisante. du reste l'angoisse prétend à l'usage exclusif du temps. l'angoisse est telle. d'un type absolument neutre. l'angoisse est pire. on s'en éloigne en empruntant la route départementale.

il suffit parfois de dire les choses avec un minimum de conviction pour qu'elles apparaissent telles qu'elles pourraient être. suivent quelques exemples qui savent mieux que d'autres bien parler la bagarre et illustrer ce propos en générant pourquoi pas de l'espoir. la pluie ne pèse guère sur les pas de celui de celle qui refuse d'en pâtir. un pavé lancé dans la

vitrine fracasse le juste crâne. le pot  
à eau ou le pot à lait empli de vin ou  
de l'ombre du vin. une destination de  
rêve sans le spectacle de la distance  
et une fin qui se poursuit par ses  
propres moyens. le bois du feu occulte  
le noir en étouffant ses braises. à sa  
surface je approfondis. un dieu si  
scrupuleusement ignoré qu'il s'oublie.  
la possibilité de se mettre à la terre  
afin de réduire les champs magnétiques.  
une fille dans mon poème qui est  
vraiment très jeune mais heureusement  
pas trop. son corps rose intérieur  
rouge. la suite de mon propos dans  
l'image qui précède. oui il convient de  
dire les choses telles qu'elles  
pourraient être. les taire plus  
longtemps les condamnerait à émigrer  
vers d'autres langues. ou plus sûrement  
à ne pas advenir.

retrouver l'intensité d'un baise-moi  
prononcé de tout le corps. la force de  
cette profération. baise-moi les  
lèvres. baise-moi la nuque. baise-moi

l'aine et baise-moi nombril. oui  
baise-moi nombril. baise-moi le sexe.  
baise-moi le cul baise moi. baise-moi  
entre les seins. baise-moi d'entre les  
pieds s'il te plaît. la profondeur de  
cette prière. de cette incantation qui  
n'a rien à envier au plaisir.  
l'assouvissant dans des nœuds  
d'entrelacs et de dire dur. baise-moi  
de tous tes mots contorsionnés. frère  
chaud blonde sœur. baise-moi jeune  
glisse vers le haut inaperçu. regarde  
comme peine le petit ami qui est  
toujours pneu punishment. et cette  
femme servante royale qui roule pour  
tout. baise-moi tandis qu'un ouvrier  
peigne le coquillage sur une jeune ado  
à peine légal en costume france. oui  
baise-moi toute cette conductrice  
latina recevant le traitement  
toughlove. baise cet adolescent noir  
testant une poupée de mère milf et soin  
du visage. baise la rouquine qui se  
rend à une date et qui n'ignore pas  
comment danser sans cheval. baise-moi  
petite redhead reconnaissant son coq de

goujon en costume de dinosaure. porno  
teen à la poitrine naturelle hurlant  
sauvage. beauty next door finissant par  
se forer un adolescent béant avec  
dildo. baise les soumis daddies comme  
les filles slut en formation  
interraciale. baise-moi de tout le  
corps et de tous les mots violents  
entremêlés.

acouphène au faite de la fissure.  
épiphanie sonore dans la faïence de  
l'ouïe. success phobie story. acouphène  
frotte souffre. acouphène feint  
souffle. siffle gifle sourd. acouphène  
face blême. fume fils frasque feu.  
acouphène femme phasme. fille naine  
flingue flic. acouphène fer lance.  
forme blanche flambe neuf. racle face  
flamme sèche. acouphène l'âme slave.  
lame pal. l'arme râle. acouphène  
fouille faille. acouphène fouille  
merde. crisse saigne feinte sons.  
acouphène ceigne phare. acouphène fête  
pleutre. tache fâche phase frustré.  
acouphène file dru. acouphène fuse

fange. fruste rustre fric. acouphène  
foutre fiel.

lorsque la nuit du dimanche au lundi  
déborde de partout. lorsqu'elle se  
vautre blanche de tout son givre bleu.  
cette nuit de douche prise dans la rue  
et de neige grise sans savon. de neige  
télévisuelle retournée à la pelle sur  
les silhouettes tondues. les gueules  
cassées entre dimanche et lundi. je  
voudrais alors que tu sois là dans les  
rues suintantes d'asphalte dégorgé. et  
que tu m'assèches de tout ce qui  
encombre. que tu me purges de tout ce  
qui habite. que tu écopes pour moi  
toute cette nuit peuplée murènes.  
araignées et musaraignes qui s'agitent  
dans les têtes. que tu tarisses je t'en  
supplie cette foutue nuit de guigne. de  
gêne et de géhenne. d'œdème. d'asphyxie  
et d'ennui à nourrir des mots perdus.  
gorge nouée passé minuit entre dimanche  
et lundi. que tu me délivres je t'en  
conjure de cette nuit sans envie. de  
cette nuit de purs défis lancés aux

instincts de vie et qui malmène. et qui s'égraine. qui annihile et qui halète. et qui halète. et qui halète.

il affirmait qu'il n'en voulait pas. qu'il n'avalerait rien. que quand il était petit il avait six ans et que plus tard il était lui-même devenu mère. il était devenu mère puis avait cessé de l'être. c'est ce qu'il prétendait. il disait également je me demande ce que veut dire l'expression de mon visage. il racontait qu'il avait trouvé deux pièces au fond des toilettes. des centimes jaunes. peut-être deux fois cinq ou une pièce de un et une pièce de deux encore qu'en théorie il y a autant de un que de deux dans une poche mais jamais autant de cinq que de un. il soutenait qu'il les avait vues. qu'il aurait même pu les toucher ou s'en saisir s'il n'avait pas craint de se salir. une dame en blouse blanche lui avait rétorqué qu'elle ne pouvait croire que quelqu'un les ait mangées. elle avait souri et avait

ajouté qu'il allait pourtant falloir poursuivre le traitement.

composer un air de littérature comme on le fait d'un disque d'ombres et de lumière. c'est essentiellement affaire d'instrumentation. de moyens à saisir ou à créer pour dévoiler ce qui serait à entendre derrière ce qui se manifeste. ou simplement révéler ce qui s'oit comme évidence. à plus forte raison s'il s'agit de rendre audible ce qu'on nomme avec candeur la petite voix intérieure. celle qui se distinguerait du cri. et pourquoi donc. de la mélodie maternelle qui nous câline in utero. comme du ronronnement de la mer se lovant innocemment sur les douze plages d'un même astre noir. c'est affaire d'agressivité inhérente à l'urgence. de sa difficile mise à distance pour s'offrir de la requérir tête froide. maître de ses moyens. enfin sûr de ses effets et la laisser abonder. irriguer d'énergie brute les deux faces du disque des mystères. c'est affaire de

voix à amplifier dans son grain. de  
fûts et de peaux bien tendues. de  
plectre pour gratter. de marteau pour  
frapper. et de cordes parce qu'il faut  
encore le hisser le disque du soleil et  
de l'acier. celui qui est appelé à se  
lever et à graviter. indéfiniment dans  
le craquement de sa rotation sans  
faillie. délivrant une manière d'ivresse  
extatique là où d'autres ne percevront  
jamais que vocalises d'asile d'aliénés  
et chaos disharmonique.

table des matières incertaines.  
mouvantes ou simplement ignorées.  
chapitre premier. qui traite de la  
façon dont un livre s'écrit à partir  
des bruits du monde. chapitre deux. où  
l'on fait connaissance avec le  
personnage principal qui se dit prêt  
pour la baignade interdite. chapitre  
trois. au plus mort d'entre nous.  
chapitre quatre. facta non verba.  
chapitre cinq. que tout acte n'est pas  
une vérité. et qu'il en est de même de  
toute réalité. chapitre six. coupe

rouge sang gorge. chapitre sept.  
extraction de formes. chapitre huit.  
pour une politique de la  
transformation. retourner l'arme contre  
le donneur d'ordres. chapitre neuf.  
parce qu'on ne peut espérer un pouvoir  
si bien honni qu'il s'abolisse de  
lui-même. chapitre dix. un soir on vit.  
le lendemain à l'abri. chapitre onze.  
qui fait suite au chapitre neuf et  
traite des raisons pour lesquelles il  
n'y a pas d'avenir vitrine au verre  
pilé. chapitre douze. des différentes  
manières d'engendrer des produits de  
désintégration. chapitre treize.  
apologie de la sécheresse. chapitre  
quatorze. violence mélancolique et  
magma organique. chapitre quinze. la  
matière comme substrat continu. ce  
pourquoi elle ne possède pas  
d'extériorité. chapitre seize.  
déterminer de quelle distance nous  
sommes séparés. chapitre dix-sept.  
achromatisme blanc et perception du  
vide. chapitre dix-huit. de  
l'extinction de l'humanité pour des

raisons de commodité. chapitre dix-neuf. où l'on dit le feu fier rouge du fer forgé. chapitre vingt. éléments pour une histoire de la vie quotidienne. chapitre vingt et un. quand et comment le peuple fut initié à la moyenne pauvreté. chapitre vingt-deux. digital labor et camera silens. chapitre vingt-trois. parler une langue détériorée. chapitre vingt-quatre. comment il se peut qu'à la réponse la question soit oui. chapitre vingt-cinq. l'emploi du je enfermé dans un poêle. chapitre vingt-six. de la copie sans l'original. chapitre vingt-sept. un parti pris de suggestion à partir d'éléments puisés dans le quotidien. chapitre vingt-huit. pourquoi ce sont les scènes muettes ou de peu de mots qui resteront. chapitre vingt-neuf. dans lequel le lecteur apprend que le chapitre dernier sera le premier. chapitre trente en manière de conclusion. poésie barbarisme.







*certaines données complémentaires ont  
été publiées au préalable en revues.  
que celles-ci en soient ici remerciées*

**. Revue Watts**

*([www.revuwatts.srwebworks.com/watts26](http://www.revuwatts.srwebworks.com/watts26))  
novembre 2020*

**. Revue Violences**

*n°11, janvier 2021*

**. Revue Texte.ninja**

*([www.texte.ninja](http://www.texte.ninja)), février 2021*



©éditions. **N**ifait  
àfaire  
[www.editions-nifaitniafaire.fr](http://www.editions-nifaitniafaire.fr)

achevé d'imprimer en france par  
**format carré** en novembre 2021  
à 200 exemplaires

composition graphique en double page :  
**Grégory Valentin**  
[www.especedelivre.com](http://www.especedelivre.com)

isbn 978-2-493459-00-8

